

POLARIS
Réalisé par Ainara Vera (2023)
Mardi 17 octobre à 20h15
Présentation vidéo par la réalisatrice



Une brume opaque que ne transperce qu'une voix, et puis : un point rougeoyant, flou ; un trait bleu, tremblant ; des triangles translucides qui se meuvent autour d'un bateau fenduant l'eau, silencieusement. *Polaris*, est un premier film. *Polaris*, est aussi un chef-d'œuvre. Première réalisation de l'espagnole Ainara Vera, qui endosse de multiples casquettes (cheffe opératrice, monteuse), ce documentaire porte en lui les mêmes qualités qu'un film de fiction (beauté des plans, scénario bien ficelé, montage ingénieux) avec des soupçons de vérités en plus. Difficile en effet de ne voir en *Polaris* qu'un film documentaire, tant son histoire semble avoir été taillée pour les besoins d'un scénario, et sa forme étudiée à l'aide d'un solide découpage technique. Et pourtant, c'est bien la réalité que nous donne à voir la réalisatrice, qui a suivi au plus près la vie des deux protagonistes du film : Hayat, capitaine de bateau installée en Finlande, et Leïla, sa sœur restée dans le sud de la France qui accouchera sous peu d'une petite fille.

Ainara Vera est une cinéaste exigeante pour le bien de ses spectateurs. On ne saura pas tout du passé difficile de ces deux femmes unies par un lien profond, comme on attendra un bon moment avant de relier entre elles toutes les pièces du puzzle que la réalisatrice nous présente tour à tour. Au fur et à mesure du film cependant, la lumière se fait, pâle puis chaude, avant d'irradier de toutes ses forces cette histoire qui parle d'amour, de l'amour qu'on se porte à soi-même et de celui qui nous lie aux autres. Dans cette atmosphère pleine de douceur, la caméra devient un œil bienveillant qui sait quand il est juste de se fermer. Présenté à l'ACID dans le cadre du Festival de Cannes 2022, *Polaris* est un film qui floute encore un peu plus les barrières entre réalité et fiction, se plaçant en cela dans un registre profondément cinématographique. La superbe découverte d'une déjà grande réalisatrice.

<https://www.abusdecine.com/author/amande-dionne/>

Deux sœurs, deux latitudes, deux attitudes...

Le spectateur de *Polaris* pourrait se croire embarqué pour un voyage vers le Cercle Polaire ou vers l'étoile qui porte ce nom en latin. C'est bien plutôt à une superposition de grands écarts qu'il va se trouver convié. Grand écart, tout d'abord, entre la nationalité espagnole de la réalisatrice, Ainara Vera étant née en 1985 à Pampelune, et le grand Nord où va se dérouler la majeure partie de son premier long-métrage. C'est d'ailleurs dans ces eaux de l'Océan Arctique qu'elle aura rencontré son futur sujet. Première assistante à la réalisation sur le tournage du magnifique *Aquarala - L'Odyssée de l'eau* (2019), de Viktor Kossakovsky, elle se trouve, avec l'équipe, à bord d'un voilier gouverné par Hayat Mokhenache. Les deux femmes se lieront d'amitié et c'est ainsi que naîtra, chez Ainara Vera, l'envie de construire autour d'elle son premier long-métrage, comme on construirait un nid autour d'un oisillon égaré.

Car la vie d'Hayat, qui se livre longuement, et fréquemment en voix off, repose également sur un grand écart : capitaine de voiliers dans les eaux arctiques, elle est originaire du sud de la France, espace géographique dont elle a conservé l'accent et où elle laisse une sœur. Le documentaire s'ouvre alors que celle-ci, Leïla, s'apprête à mettre au monde une petite fille. Ce qui provoquera voyage et épisode de retour aux sources pour Hayat.

À l'image, magnifique, la réalisatrice est secondée par Mikael Lindskov Jacobsen et Inuk Silis Høegh, du moins au Groenland et en Islande. Mais, également au montage, avec Gladys Joujou, et au son, avec Jérémie Halbert, elle manifeste, dans ce domaine également, une belle sensibilité, en effectuant un intéressant travail sur le recueil et l'utilisation des sons : autant de la grosseur de Leïla, la cale du bateau est approchée, sur le plan sonore, comme un ventre, et les chocs de l'eau contre sa coque semblent être les manifestations de la vie d'un corps, telles que peut les faire entendre le doppler, lors d'une échographie.

Toutefois, un écart encore plus fondamental structure l'ensemble de ce très beau documentaire, porté par la musique organique et subtile d'Amine Bouhafa, quand ce n'est pas celle, plus féminine mais jouant tout autant avec l'archaïque, des deux voix de femmes entremêlées, au sein du groupe occitan Cocanha : d'un côté, l'immense et sidérante beauté des images marines, approchées, surtout au début, sur un mode volontiers abstrait, comme autant de tableaux à la limite de la figuration ; de l'autre, la vie très intime et pas toujours aisée d'une femme qui se bat, qui entend reprendre le gouvernail de son existence afin d'échapper à ce qu'elle vit comme une « malédiction » familiale, et qui n'a pas toujours baigné, par le passé, dans la plus grande des beautés... Une femme qui doute encore de son être-femme dans un monde d'hommes qui ne manquent pas, souvent, de le lui rappeler, qui doute de son aptitude à être aimée, mais que la réalisatrice parvient à nous faire apparaître comme infiniment attachante, infiniment vulnérable et infiniment héroïque à la fois. _ AnneSchneider

<https://www.senscritique.com/film/polaris/critique/290335826>



Pour son premier long-métrage, la réalisatrice espagnole Ainara Vera suit deux sœurs. L'une navigue dans l'Arctique, tandis que l'autre, en France, attend un enfant. Le documentaire repose tout entier sur le contraste entre distance géographique et proximité émotionnelle.

Deux continents, un océan entre elles et un seul thème : l'amour maternel. Hayat exprime sa souffrance face à cet amour qu'elle n'a jamais connu tandis que Leïla découvre ce nouveau sentiment en tenant dans ses bras sa fille qui vient de naître. Comment construire sa vie sans ce pilier ? Comment suffire à son enfant ? *Polaris* documente les doutes et les réponses des deux sœurs, toutes les deux identiquement isolées. Aux paysages éblouissants des grandes mers du Nord succèdent les images d'un appartement commun, mais la solitude et les questionnements restent les mêmes. Un grand amour sororal et un téléphone, tant qu'il capte du réseau, voilà la ligne que la réalisatrice exploite durant un peu plus d'une heure.

Filmer l'intime

La tempête sature le son et l'image, l'horizon est blanc. Peu à peu apparaît une silhouette, entre gris et noir, qui lutte ; une voix superposée se mêle alors au vent hurlant. Hayat parle d'une mère qu'elle n'a jamais eue. Alors que la voix se livre entièrement, la silhouette est lointaine, comme inaccessible ; ce qui est dit cherche à ne pas être vu. Ce premier plan incarne parfaitement l'attitude d'Hayat : ses confidences ne se font qu'en voix-off tandis que son visage et ses manières restent froides à l'image. Les moments où ses traits s'adoucissent sont rares, mais d'autant plus marquants ; on pensera notamment à cette quiétude une fois qu'elle est immergée dans l'eau chaude, et à son expression émouvante de sérénité reprise pour l'affiche du film. Avec Leïla, le documentaire devient autre. Elle se livre intimement à la caméra, en la laissant recueillir des images d'elle sur son lit d'hôpital, avant d'accoucher, puis en demandant à la caméra d'approcher pour mieux filmer son enfant qui repose sur sa poitrine, dans ce qui est sûrement la plus belle scène du documentaire. Il n'y a plus ni distance ni méfiance. Les tons sont plus doux, les plans plus rapprochés. Le spectateur fait partie de son cercle intime.

Cap unique

La caméra ne se détache jamais de Hayat et Leïla. Les autres personnages sont relégués à des rôles de figuration ; en un sens, ils n'existent pas. La réalisatrice souligne ainsi l'isolement social de ces deux sœurs qui ne communiquent qu'entre elles. Plusieurs plans traduisent cette solitude, à l'image d'Hayat, de nuit dans le froid, dos à l'atmosphère chaude d'un cours de danse qu'on aperçoit à travers la vitre. Coupée du monde, elle fume. Leïla aussi fume. Si sa fille se met à fumer un jour, elle l'engueulera, mais elle fume. Seul héritage de sa mère.

Qu'est-ce que *Polaris* ? Le récit de deux femmes qui veulent « briser le cercle » d'une malédiction familiale. Leïla veut élever avec amour sa fille. Hayat semble plus indécise, entre désir de fuite en avant et envie d'accompagner cette nouvelle vie, avec l'espoir de combler tous les besoins de cet enfant. Alors, il y a bien quelques passages qui s'éloignent de ce sujet, pour évoquer la difficulté d'être une femme capitaine de navire, entre refus d'obtempérer et agressions sexuelles, mais *Polaris* ne raconte, finalement, que ce qui était annoncé. Hayat et Leïla ont grandi sans soutien familial et sans amour. Mais la navigatrice finit par trouver son équilibre et par retourner, après ses explorations, auprès d'un foyer aimant. Le dernier plan du film montre la fille de Leïla entourée d'enfants de son âge, de gâteaux et de ballons pour son anniversaire. L'image est claire : elles ont réussi. Le spectateur n'en avait cependant jamais douté. La fin se présente donc comme une évidence dans ce documentaire mono-thématique. Le cycle est rompu, mais la boucle est bouclée. _ Pauline Ciraci

<https://zone-critique.com/2023/06/20/polaris-lueurs-eloignees/>